EXILE AND IDENTITY IN LETTRES PARISIENNES. HISTOIRES D'EXIL BY NANCY HUSTON AND LEÏLA SEBBAR

Aliteea-Bianca Turtureanu
Lecturer, PhD., Technical University of Cluj-Napoca, North University Centre of Baia Mare

Abstract:The correspondence between Nancy Huston and Leïla Sebbar, published as Lettres parisiennes. Histoires d'exil [Parisian letters. Histories of exile], describes the unique experience of crossing languages, cultures, and borders. The "painful" passage from one language to another, across geographical, cultural, and linguistic spaces may seem easy, but its consequences are manifold. The thirty letters are aimed at analysing the relationship between exile in language and the issue of the creator's identity. By its very nature, exile proves to be a spiritual, linguistic, and geographical encounter in which one's experiences encompass various forms and manifestations of being.

Keywords: correspondence, exile, identity, creation, creator.

La présente recherche se propose de mettre en évidence le rapport entre l'exil et l'identité du créateur. L'originalité de cette recherche est liée à la découverte des multiples facettes de l'exil, que nous pourrions nommer *les visages de l'exil* : *l'exil doré, l'exil de comptoir, l'exil intellectuel, l'exil de passage*. Par sa nature ambiguë, l'exil est une expérience spirituelle, géographique, linguistique et culturelle où les émotions prennent des formes et des manifestations diverses. Chez l'écrivain, l'exil remet en question les conceptions de l'identité dans la création artistique et littéraire. Dans ce discours sur la nature complexe de l'exil, la langue a une importance capitale.

Le thème qui traverse le livre *Lettres parisiennes. Histoires d'exil* (correspondance avec Leïla Sebbar) est la relation entre l'exil et l'identité avec les questionnements, les conséquences et les implications spécifiques. Nancy Huston et Leïla Sebbar montrent aux lecteurs toutes les difficultés à combiner l'exil et l'identité et expliquent comment elles deviennent une véritable source d'inspiration pour leur travail, matière pour leurs trente lettres et point de départ pour des réflexions sur d'autres thèmes connexes comme: la langue, la maternité, la différence, la philosophie, la famille, le rapport entre les langues dans le processus de la création. Les références fréquentes aux textes des auteures féministes telles Gertrude Stein, Simone de Beauvoir et Virginia Woolf sont nombreuses. Huston et Sebbar adoptent des identités multiples à travers les langues et les culturesqu'elles traversent dans leurs histoires de vie et dans leurs créations littéraires.

Romancière, essayiste, philosophe, comédienne et musicienne, Nancy Huston est née le 16 septembre 1953 à Calgary, dans l'Alberta, province anglophone de l'Ouest du Canada. Après avoir étudié un temps au Canada et aux États-Unis, elle s'établit définitivement à Paris, où elle vit et écrit depuis 1973. C'est en France qu'elle rencontre le célèbre linguiste d'origine bulgare, Tzvetan Todorov avec qui elle fondera une famille. Partagée entre deux langues: l'anglais, sa langue maternelle et le français, la langue de son pays d'adoption, d'exil et plusieurs cultures, divisée territorialement et linguistiquement, Nancy Huston est un transfuge linguistique à cause de son histoire personnelle et de son enfance blessée, marquée par les nombreux déménagements de sa famille, par le divorce de ses parents et par l'abandon de sa mère.

BDD-A30491 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:08:26 UTC)

Leïla Sebbar est née le 19 novembre 1941 à Aflou, en Algérie, dans une famille d'instituteurs. Durant la guerre d'Algérie, elle fait ses études à Blida et à Alger. Elle passe une année en hypokhâgne à Alger, au lycée Bugeaud avant de quitter son pays pour continuer ses études en France et s'installer à Paris. Ses parents y déménageront en 1970. Leïla Sebbar deviendra professeur de français à Paris, tout en se consacrant à l'écriture. Elle devient critique littéraire, auteure d'essais, de carnets de voyage, de textes inédits, de nouvelles et de romans. Elle collabore aussi à *France Culture* (*Panorama*) durant une quinzaine d'années, au *Magazine littéraire* et à *La Quinzaine littéraire*. Son œuvre est centrée sur l'exil et les relations entre l'Orient et l'Occident. Elle explorera l'exil, sous ses différentes formes, elle en montrera les effets poétiques et politiques dans ses romans, ses nouvelles et ses récits autobiographiques. Leïla Sebbar publie aussi quelques récits d'un voyage immobile avec textes et images sur les deux rives de la Méditerranée, où se croisent l'Algérie, métaphore de l'Orient et la France, métaphore de l'Occident.

Les références culturelles abondent dans *Lettres parisiennes. Histoires d'exil*. Cette correspondance nous rappelle celle du professeur Basarab Nicolescu, *Scrisori din exil*. Nancy Huston a habité le vieux quartier parisien du Marais et a travaillé dans un «studio sixième-étage-fenêtres-sur-cour» où elle s'est créée un univers à soi. C'est le correspondant hustonien de la « Chambre à soi » de Virginia Woolf ou celui de la « zone secrète et autonome » de Leïla Sebbar: un petit coin de poésie, de musique, de peinture, de culture française. En France, elle a été portée vers la capitale, où s'enchevêtrent les vestiges de la royauté du Moyen Âge, de l'aristocratie du XVII-è siècle, de la Révolution Française et de la Seconde Guerre mondiale. Le Marais est un quartier multiculturel, il y a plusieurs modalités d'explorer ce beau quartier chargé d'histoire. Dans la XII-è *Lettre* qui date du 12 octobre 1983, Nancy Huston raconte à Leïla Sebbar les vacances d'été passées au Canada avec les souvenirs de ses ruptures et le contact avec sa langue d'origine: vers chantés par sa mère, cette fois pour elle et Léa, toute la spécificité canadienne avec son bilinguisme, tout cela est bien évoqué et précisément décrit. De même, le bilinguisme anglais/français s'enrichit d'une diglossie au sein du français même dans sa communication spécifique avec son frère qui vit au Québec. Dans cet échange épistolaire, Huston insiste sur le choix du français qui est tout à fait personnel et non politique ou contraint par l'Histoire. Elle exprime aussi l'inconfort de ce bilinguisme qui ne permet pas toujours de maîtriser comme un natif toutes les nuances de la langue choisie et qui diminue la compétence linguistique dans la langue d'origine.[1]

Nancy Huston a choisi elle-même de s'exiler, comme elle l'avoue dans *Lettres parisiennes*: «mon exil volontaire»[2]; «mon exil est doré comme une pilule»[3]; dans un premier temps elle ne ressent pas le mal du pays car il n'y a plus d'affection pour le Canada: « la bizarrerie qu'il y a à rentrer chez soi en touriste.»[4] L'exil choisi par Nancy Huston n'a rien à voir avec les «vrais» exilés, réfugiés, obligés de quitter leur pays pour des raisons politiques, sociales, amoureuses, familiales ou économiques, et non pour des incompatibilités existentielles. Ils se retrouvent opprimés, rejetés et solidaires. Le rituel annuel de la carte de séjour est plus humiliant pour eux, que pour Nancy Huston, née blanche et devenue transfuge linguistique. Chez Nancy Huston il y a un rapport évident entre l'exil et l'identité, dont la langue est un premier indice. L'écrivaine d'origine canadienne est contente de son accent en français, elle y tient en tant que double signe identitaire: «il traduit la friction entre moi-même et la société qui m'entoure, et cette friction m'est plus que précieuse, indispensable.»[5]C'est la marque de l'Autre en soi. Elle est fascinée par l'accent d'un étranger, car cet accent trahit une

[1] Nancy Huston, Leïla Sebbar, 1986, p. 92.
[2] *Idem*, p. 22.
[3] *Idem*, p. 24.
[4] *Idem*, p. 29.
[5] *Idem*, p. 32.

BDD-A30491 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:08:26 UTC)

personne « cassée en deux »[6] qui a fait l'expérience de la traversée des langues et des cultures. L'auteure met en valeur la richesse des exilés: «eux, ils sont riches. Riches de leurs identités accumulées et contradictoires.»[7]Nancy Huston ne veut pas se dissoudre dans la société qui l'entoure, elle veut rester différente, parce que l'uniformité ne représente pas le propre d'un monde, mais c'est la diversité qui le caractérise. Elle a toujours vécu en exil: «Pour moi, il y a eu une bonne dizaine d'exils successifs»[8], bien qu'enrichissante et créatrice, cette expérience est pour elle insécurisante, aggravée par «un sentiment d'être dedans/dehors, d'appartenir sans appartenir.»[9]Les exilés sont porteurs des deux cultures dans tous les aspects de la vie. Avec le temps, l'exilé s'enrichit pour devenir quelqu'un de plus fin, de plus civilisé, de plus ouvert au monde qui l'entoure.Le fait d'avoir choisi l'exil lui a imposé une distance critique, un moment de réflection, car elle perçoit les deux pays comme des cultures. Elle avoue souvent qu'elle ne veut pas être naturalisée à tout prix. Ce qui compte pour elle, c'est le culturel, non le naturel. L'exil représente le moteur qui lui a permis de vivre cette magnifique expérience. À travers celle-ci, l'écrivaine accède à un nouveau type d'évolution, liée à la culture, à la religion, à l'art et à la relation authentique avec l'Autre.

Nancy Huston et Leïla Sebbar «autopsient» leurs expériences d'exilées tout au long de la correspondance devenue *Lettres parisiennes. Histoires d'exil*. Nancy Huston vient du Canada, Leïla Sebbar de l'Algérie. Raconter, autopsier l'exil, c'était une bonne occasion de réfléchir sur l'enfance, l'amour, le féminisme, les langues, la vie quotidienne, la littérature, la guerre, la famille, les enfants, les vacances, les gens communs.. Entre le printemps 1983 et l'hiver 1985 les deux amies se sont écrit trente lettres en français, de Paris à Paris. À distance, mais tellement proches, étrangères dans leur *exil* intellectuel et culturel, les deux écrivaines ont choisi cette ville cosmopolite pour travailler, créer, aimer et avoir des enfants. Elles ne sont ni d'ici, ni de l'ailleurs, leur pays est celui du verbe, leur terre c'est l'écriture. Il faut dire que toutes les deux ont quitté leur pays natal vers vingt ans pour la France, la langue, la culture et les universités françaises. Pour l'une, c'est une rupture radicale, pour l'autre c'est juste un déplacement géographique... jusqu'au moment où elles se demandent si elles sont vraiment en exil, dix ou quinze années plus tard. La première répond par l'affirmative, la deuxième par la négative. Écrire à une femme qui est à Paris, comme elle, et qui vient d'outre Atlantique, l'oblige à sortir de son asile pour traduire au lecteur son vécu: «L'exil n'est que le fantasme qui nous permet de fonctionner et notamment d'écrire. Un fantôme. C'est-à-dire un mort qu'on a eu besoin de ressusciter afin de l'interroger, l'ausculter. Notre correspondance ne serait-elle pas, en quelque sorte, l'autopsie de ce cadavre?! Car nous avons toujours connu ce sentiment auquel nous avons donné le nom d'exil.»[10]Dans la XVII-è *Lettre parisienne,* Leïla Sebbar raconte à son amie une scène passée dans un café parisien pendant la nuit. C'est au bout d'un comptoir de nuit des Halles qu'on retrouve une jeune fille algérienne qui drague ou se fait draguer. Assise à une table, Leïla essaie d'imaginer le parcours culturel de cette femme algérienne, la manière de parler la langue du pays d'adoption. À minuit, la jeune femme sort du café avec son sac à la main. Son exil, on le nommerait *l'exil de comptoir*. Leïla Sebbar note ici: « les filles étrangères de l'Europe du Nord pratiquent plus que les Latines, mais avec moins d'ambiguïté, les comptoires.»[11]Dans la même lettre, l'auteure nous présente une Berlinoise avec ses parents émigrés polonais-allemands qui avaient quitté l'Allemagne pour ne plus y revenir. Elle parlait très bien le français qu'elle avait appris dans un petit village au Sud-Ouest de la France. Cette jeune fille ne restera pas beaucoup en

[6]*Idem*, p. 34.
[7]*Idem*, p. 45.
[8]*Idem*, p. 48.
[9]*Idem*, p. 50.
[10]*Idem*, p. 53.
[11]*Idem*, p. 111.

BDD-A30491 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:08:26 UTC)

France, un pays trop «tempéré» pour elle. Elle veut aller vivre ailleurs, disant qu'elle pouvait apprendre n'importe quelle langue étrangère parce qu'elle ne se sentait jamais en exil là où elle décidait de vivre. Cette Berlinoise, jamais étrangère, pourra changer souvent d'amis, de pays, de langues, de cultures, d'histoires. Elle incarne *l'exil de passage*. Toutes les voix de ses livres convergent vers une problématique commune: les effets de l'exil avec toutes ses acceptions, exil dans son propre pays et dans sa propre langue aussi bien que l'exil dans un autre pays et une autre langue, exil synonyme de marginalisation, d'exclusion, de dissidence. Sebbar note que: «C'est ma conscience de l'exil qui m'a fait comprendre et vivre la division, car j'ai su que je suis une femme dans l'exil, c'est-à-dire toujours à la lisière, frontalière, à l'écart, au bord toujours d'un côté et d'un autre, en déséquilibre permanent.»[12] Elle partage la tristesse éprouvée par un écrivain en exil: «Je ne me rattache à rien en amont, à rien dans le présent, à aucune ligne ni cercle. C'est la pointe extrême et cruelle de l'exil où je suis, en vérité.»[13] L'individu qui s'expatrie se crée un autre moi, un double qu'il tient à distance et qu'il observe de loin. Il se voit par les yeux de ceux qui appartiennent à son nouveau pays et à sa nouvelle culture, devenant à la fois ceux qui voient et ce qui est vu.

L'exil déclenche une métamorphose identitaire et chronologique qui comporte plusieurs niveaux. Le premier, «touristique» - caractérisé par l'intérêt et l'enthousiasme portés à la langue et à la culture du nouveau pays. L'exilé traverse ce niveau touristique le jour où il vit, en pays étranger, des formes nouvelles de souffrance et d'étrangéité. Ébloui par la nouveauté de tout ce qu'il voit, l'exilé connaîtra le pays d'adoption dans tous les sens, mais il n'est qu'un touriste parmi d'autres. Cette étape d'émerveillement peut durer des semaines ou des mois. Après la naturalisation, l'exil prend une forme moins «poétique», réelle et plus concrète. Ce serait le passage vers un niveau supérieur qui entraîne un retour en force du mal du pays abandonné, du souvenir du passé, du sentiment d'une perte irrécupérable, de la vision du nouveau pays comme une prison et non comme un «paradis apprivoisé». Grîce aux difficultés rencontrées, la nouvelle vie se met à ressembler de moins en moins à un séjour agréable à l'étranger et de plus en plus à la vie réelle. Ensuite, les contacts avec les personnes chères commencent à s'interrompre. La distance et le passage du temps interviennent dans les relations interhumaines: des amis d'ici sont venus prendre la place des amis de là-bas. Bien entendu, l'exilé enregistre les nouvelles de chez lui, mais il ne s'y identifie plus comme autrefois. Et il commence à perdre le nord. Cela mène souvent à la culpabilisation: sentir que l'on s'est éloigné irrémédiablement, et que ce qui revêtait à ses yeux la plus grande importance ne signifie plus rien. Ce deuxième niveau cède la place au troisième, celui accompagné par un «désespoir serein» dû à la prise de conscience de l'exilé qu'il ne sera jamais parfaitement assimilé à son pays d'adoption et jamais non plus dans un rapport harmonieux avec son pays d'origine. L'ambivalence touche le statut identitaire de celui qui vit en exil. Revenir *chez soi* représente une expérience déstabilisante, perturbante, étouffante : le corps à corps avec la terre maternelle menace les constructions identitaires de ceux qui ont vécu dans l'exil de la création. Au moment où Huston rentre au pays natal pour y passer des vacances, elle est envahie par des sentiments de nostalgie, de répulsion et de pénible familiarité : «retourner là-bas pour moi, c'est rencontrer l'Ambivalence en personne. Je perçois mon propre pays comme un pays étranger. Mon pays me donne la nausée.» Si les retrouvailles avec la terre maternelle semblent troublantes, le retour vers le pays d'adoption devient aussi une épreuve pénible: la terre d'accueil apparaît comme une supercherie, un placebo, alors que le tiraillement et la mélancolie demeurent les apanages de l'exilé. Nancy Huston avoue avec lucidité: «Si je suis heureuse dans l'exil (dans toutes acceptions du mot, métaphoriques et littérales), c'est parce qu'il donne une forme concrète à cette solitude qui

[12] *Idem*, p. 113.
[13] *Idem*, p. 135.

BDD-A30491 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:08:26 UTC)

est la condition de l'activité qui me tient plus au coeur.»[14]Les écrivains en exil, au sens propre ou au sens figuré, peuvent être mieux placés pour devenir de bons écrivains. L'exil veut dire mutation, distance, culpabilité, division. «L'exil géographique veut dire que l'enfance est loin : qu'entre l'avant et le maintenant, il y a une rupture.»[15] Les exilés sont à jamais les prisonniers d'un *entre-deux* douloureux. Ils comparent toujours chez nous et ici, ici et chez nous, là-bas, dans notre pays. Ils entretiennent un va-et-vient incessant entre le passé et l'avenir, entre l'espoir et le désespoir, entre l'exclusion et l'inclusion, entre moi-même et les autres. L'expérience de l'exil est fascinante et contradictoire. Elle tourne vers soi et peut changer l'être. De là surgit le malheur, une blessure intérieure qui trahit, mais aussi la richesse et l'importance dans la création littéraire. Une existence ici et une existence là-bas avec tout ce que cela implique : complexité de la vie quotidienne, de la vie familiale, maîtrise des codes culturels, sociaux, linguistiques. Ici représente l'enfance, la famille, la nourriture, l'Ouest du Canada, ses origines, ses lectures, c'est une partie d'elle-même, cachée dans son cœur, dans sa mémoire, dans son histoire. Là-bas c'est Paris, la place des Vosges au matin, sa boulangère, son éditeur, France Culture, le Marais, le Berry. Un exil peut en cacher un autre. La discontinuité géographique entraîne une discontinuité sociale. Pour justifier les changements qui se produisent dans sa vie, l'exilé fait appel au choc des cultures. Cela veut dire qu'entre les deux voies parallèles de la vie d'un exilé il y a une solution de continuité, un point commun où elles vont sûrement s'entendre et se donner la main. Ce point d'intersection est représenté par l'exilé lui-même. Les deux voies forment deux mondes et ces deux mondes sont non seulement différents mais antagonistes et bien délimités. Dans le cas de Nancy Huston il ne s'agit pas seulement d'une coupure entre l'Europe et l'Amérique mais entre deux milieux, deux systèmes de valeurs. Parmi les types d'«étrangers» que définit Tzvetan Todorov dans son livre *Nous et les autres. De la diversité*, Nancy Huston incarne l'exilé: «celui qui interprète sa vie à l'étranger comme une expérience de non-appartenance à son milieu et qui la chérit pour cette raison même, celui qui a choisi de vivre à l'étranger, là où on "n'appartient" pas, étranger de façon non plus provisoire, mais définitive.»[16] À propos de son «état d'exil» géographique et linguistique à Paris, l'écrivaine avoue: «habiter un autre sol, laisser pousser d'autres racines, réinventer son histoire en rendant étrange le familier et étranger le familial.»[17] La langue française a été suffisamment étrange pour éveiller son intérêt. En parlant de l'exil volontairement choisi, Huston s'explique: «Pourtant, je suis étrangère et je tiens à le demeurer, à toujours maintenir cette distance entre moi et le monde qui m'entoure, pour que rien de celui-ci n'aille complètement de soi: ni sa langue, ni ses valeurs, ni son histoire.» Mesurons les distances que l'écrivaine affirme avoir pris. Une première distance est sans doute, celle représentée par la culture américaine, celle d'une Canadienne à Paris qui revendique son appartenance à la culture française. La seconde distance concerne «sa venue à l'écriture» qu'elle considère liée à la langue française. La culture française est suffisamment étrange pour stimuler sa curiosité et pour porter en avant sa multiplicité linguistique et identitaire, traduisant le refus d'une écriture monolingue. À la fin de leur correspondance les deux écrivaines avancent l'idée qu'elles se trouvent dans un *exil épistolaire* et que l'exil traduit un sentiment de division interne, de scission, de distance intérieure nécessaire à la création.

Le *Post Scriptum* sur lequel Nancy Huston quitte les lecteurs dans *Lettres parisiennes. Histoires d'exil* est suggestif: «À l'aéroport de Montréal, j'ai acheté un briquet avec la feuille d'érable rouge du drapeau canadien. Je trouve que c'est beau.»[18]Les symboles de l'identité

[14]*Idem*, p. 59.
[15]*Idem*, p. 24.
[16]Tzvetan Todorov, 1989, p. 231.
[17]Nancy Huston, Leïla Sebbar, 1986, p. 37.
[18]*Idem*, p. 113.

BDD-A30491 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:08:26 UTC)

canadienne[19], la langue française, l'exil heureux, *doré*, tout cela fait partie d'elle-même. Par son unicité, ce livre échappe à toute tentative de classification, tant les thèmes qu'elle aborde sont riches et diversifiés. Réunis dans une langue puissante, compacte, universelle, ces thèmes nous offrent une pluralité de sens et une ouverture vers d'autres interprétations.

BIBLIOGRAPHY

Beauvoir, Simone de, *Le deuxième sexe*. Éditions Gallimard, Paris, 1949.
Huston, Nancy, Sebbar, Leïla, *Lettres parisiennes. Histoires d'exil*. Éditions Bernard Barrault, Paris, 1986.
Idem, *Nord perdu suivi de Douze France*, Éditions Actes Sud/Léméac, Montréal, 1999.
Delbart, Anne-Rosine, *Les exilés du langage – Un siècle d'écrivains français venus d'ailleurs (1919-2000)*, Édition Pulim, Collections Francophonies, 2005.
Gasquet, Axel, Suarez, Modesta, *Écrivains multilingues et écritures métisses. L'hospitalité des langues*. Actes du Colloque International de Clermont-Ferrand, décembre 2004, Presses Universitaires Blaise Pascal.
Gauvin, Lise, *L'écrivain francophone à la croisée des langues*, Éditions Karthala, Paris, 1997.
Kristeva, Julia, *Étrangers à nous-mêmes*, Éditions Fayard, Paris, 1988.
Nicolescu, Basarab, *Scrisori din exil*, Editura Curtea Veche, Bucureşti, 2015.
Nicolescu, Basarab, Camus, Michel, *Rădăcinile libertăţii*, traducere de Carmen Lucaci, Editura Curtea Veche, Bucuresti, 2004.
Ricœur, Paul, *Soi-même comme un autre*, Éditions du Seuil, Paris, 1990.
Todorov, Tzvetan, *Nous et les autres. De la diversité*, Éditions du Seuil, Paris, 1989.
Turtureanu, Aliteea-Bianca, *Translinguisme et transculture dans l'œuvre de Nancy Huston*, Editura Junimea, Colecţia Ananta, Iaşi, 2014. Prefaţă: Acad. Prof. Dr. Basarab Nicolescu.
Woolf, Virginia, *A Room of One's Own*, Ed. Penguin Books, Londres, 1945.

[19]Depuis 1965, *la feuille d'érable* rouge occupe le centre du drapeau national du Canada sous la forme d'une figure stylisée à onze pointes. C'est le symbole canadien le plus (re)connu à l'échelle nationale et internationale.

BDD-A30491 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:08:26 UTC)